

En pose! 2018

PAR GWEN

GRAPHISTE-ILLUSTRATEUR ET
MODÈLE D'ART EN RÉGION PARISIENNE

Un regard impertinent sur les arts et le métier de modèle

avant-propos

C'est-y le bonheur ?

Et hop, à l'heure où j'écris ces lignes, voilà une année 2018 rangée dans le tiroir depuis déjà quelques temps !

Alors, heureux ?

D'un côté: continuité du désastre aux Ateliers Beaux-Arts de la Ville de Paris, que j'ai d'ailleurs quittés par lassitude, et des menaces sur l'avenir de la Grande Chaumière.

Donc: moyennement heureux.

Et puis aussi de belles initiatives autour du modèle vivant, des luttes qui semblent porter leurs fruits, fussent-ils modestes.

Autrement dit, « une année en demi-teintes mais, euh... riche d'enseignements... qui a planté des graines prometteuses pour 2019... car notre motivation est intacte... »

Ah, zut, voilà que je me prends pour un président de la République en train d'adresser ses vœux.

Arrêtons-là et rappelons-nous sur la seule bonne résolution à continuer de respecter absolument en 2019 c'est de lire *En Pose!* ■



Diane au bain... et après!

D*iane au bain* se pose comme un des principaux thèmes du nu féminin en histoire de l'art, mais figurez-vous que l'intégralité du mythe n'a jamais été racontée par les peintres de l'ancien temps.

Voici corrigé cet oubli, dans une série au long cours à découvrir au long de ces pages.

Un geste graphique qui va à coup sûr déconstruire l'histoire du regard et bousculer les codes de représentation. ■



le métier de modèle

Muse, louve du réel^[1]

Comment pouvais-je évoquer la vision fantasmée des modèles dans la production romanesque l'année passée sans finir par vous présenter cette créature séculaire, avec laquelle les modèles ont bien des liens de parenté ?

Vous la connaissez déjà dans ses multiples avatars : il s'agit bien évidemment de la muse.

« Muse, ô gasoil enchanteur par lequel vrombit / Le mâle moteur de l'artistique génie » comme disait élégamment Ronsard^[2].

Quand les muses, ces filles de Zeus et Mnémosyne, s'assirent dans le panthéon divin de la Grèce antique, aucune ne fut pour autant préposée aux arts plastiques. À croire que les maîtres de ces domaines ne valaient pas qu'on se déplace depuis les nuées pour leur filer un coup de pouce divin, contrairement aux histo-

riens, aux dramaturges et aux astronomes, fieffés privilégiés s'il en est.

Aujourd'hui, la Grèce antique gît dans les brumes de l'histoire, la religion gréco-romaine est devenue mythe et les muses ont migré vers l'imagerie populaire. Et si l'on en croit les usages langagiers contemporains, « les muses » sont à présent prodigues avec tous les types d'artistes, même les rappeurs autotunés, dans le même temps qu'elles semblent avoir délaissé les intellectuels et les savants.

Ceci posé, attention toutefois, dans notre imagerie populaire, à ne pas confondre la masse indistincte des muses, ces déesses déchues que l'usage a rhabillées en métaphores et qui opèrent en groupe, avec LA muse, conjuguée au singulier.

C'est elle qui nous intéresse.

LA muse, elle, est une inspiratrice de chair et de sang, et qui descend de Montmartre plus que du Mont Olympe. Elle opère en solo pour les créateurs esseulés, bien souvent en se glissant dans leur lit, enfin c'est l'image qu'on en donne, d'où la croyance tenace en ce que la naissance de l'inspiration et celle des enfants passeraient par les mêmes canaux.^[3] →



On ne manquera pas d'ores et déjà de remarquer que, seules ou en groupe, physiques ou allégoriques, les muses et «la» muse sont exclusivement féminines. Depuis l'antiquité même, l'idée d'une muse avec du poil au menton n'a jamais de toute évidence eu la faveur des créateurs de symboles.

D'où nous vient cet encombrant stéréotype ?

Si officiellement, du temps des académies, la beauté dite noble était masculine, au XIXe siècle, dès que les scènes mythologiques ou bibliques ont cessé d'être un sujet de référence, on a vu les mâles dénudés disparaître des cimaises, et les modèles masculins ont été contraints pour beaucoup à se rhabiller.

Pour exciter le bourgeois, une nymphe à la chair rose et à l'entrejambe vaporeuse était plus porteuse qu'un monsieur lesté de ses virils et peu vapoureux attributs. L'art pompier, parfois qualifié de « libidineux », en est la parfaite démonstration^[4].

Et les peintres ayant la chance de vendre étant toujours des hommes, on comprendra aussi qu'il n'y ait pas eu besoin de les pousser beaucoup pour qu'ils se conforment au goût dominant.

Les modèles féminins ont alors pris toute la place ; parmi elles, les femmes de petite vertu aussi bien que les amantes d'un jour n'étaient pas les moins représentées. Néanmoins on vit parfois figurer même les épouses (généralement habillées), et tout cela conforta les soupçons de sévère porosité entre l'alcôve et l'atelier.

Et même lorsqu'elle n'eut pas l'honneur d'être, comme tout modèle, immortalisée dans le marbre ou sous le pinceau, la dulcinée de l'artiste put souvent prétendre à ce statut de jolie fleur diffusant son pollen inspiratif.

Ainsi prospéra le symbole de la muse.

C'est un encombrant stéréotype en ce qu'il conforte à travers l'art le déséquilibre des relations homme-femme et entérine le préjugé qui veut que la grâce et la beauté



Une muse a visité Lucian Freud, qui a pris le temps de l'immortaliser dans ce tableau

humaines soient du côté féminin. À titre d'expérience invitez donc tantine à boire son Darjeeling dans votre salon sous le genre de peinture ci-contre, vous m'en direz des nouvelles....

Cela suggère aussi que la création artistique est un « truc de mecs », voire également qu'un homme ne suscite pas d'inspiration chez une femme artiste, et enfin que la femme inspire par ce qu'elle est, non par sa créativité et son esprit. La preuve, une femme qui partage des idées avec l'artiste n'est pas une muse mais une collaboratrice. Muse et femme-objet sont donc relativement synonymes.

Pourquoi le stéréotype persiste-t-il aujourd'hui ?

C'est tout d'abord terriblement romantique de mélanger l'art et les relations amoureuses, bien sûr, comme je l'ai déjà dit ailleurs.

On ne peut omettre également l'influence écrasante des symboles bâtis par le patriarcat, qui se cachent derrière bien des facettes du féminin dans la culture.

Mais il y a aussi le fait que les femmes n'ont commencé à voir légitimer leur statut d'artiste que très et trop tardivement.

Dorothea Tanning, épouse de Max Ernst, dont →

En toutes positions, voici la jeune muse de Jean-Léon Gérôme

beaucoup d'œuvres mettent en scène ce non-dit qu'est le désir féminin pleinement émané, ne se gênait pas pour rappeler que même chez les surréalistes, ces prétendus subversifs révolutionnaires, on idéalisait la femme, on la célébrait plus que jamais comme muse, mais s'agissant de reconnaître ses talents artistiques, on était très conservateurs. C'était «inspire l'homme et tais-toi», pourrait-on dire.

Tout aussi tardivement a-t-on libéré les artistes féminines du soupçon d'immoralité qu'on faisait peser sur leurs épaules dès qu'elles s'aventuraient à travailler à partir du nu et plus encore à partir de modèles masculins.

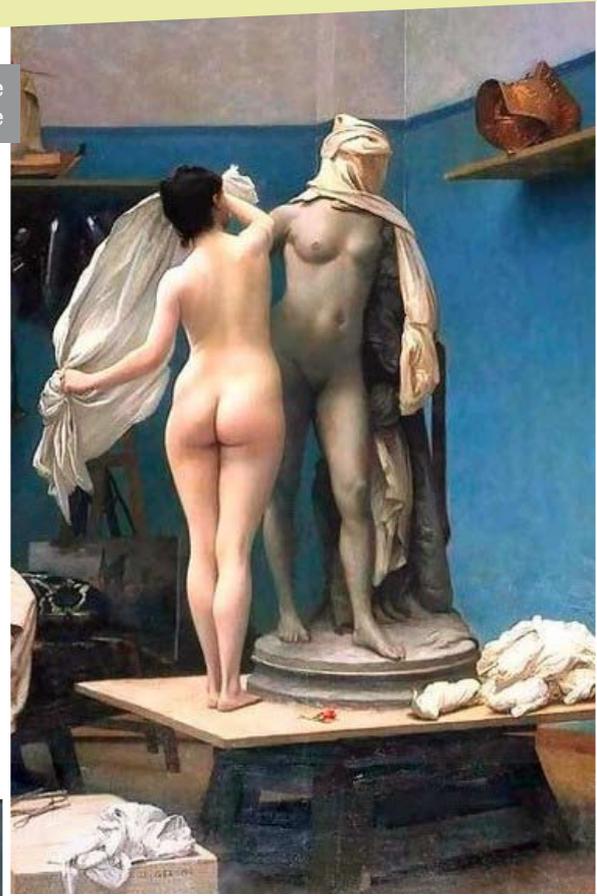
De ce fait, lorsqu'enfin les portes de l'art se furent relativement ouvertes pour la gent féminine, le nu et la figuration de l'être humain dans son ensemble avaient sensiblement déserté le champ des possibles artistiques, ne subsistant généralement dans l'éventail des représentations que dans leur forme signe.

Dès lors, il n'a pas été possible pour les artistes femmes de s'appropriier la représentation du corps – notamment masculin – comme l'avaient tant fait les artistes masculins, et de participer à extraire de l'inconscient collectif cette image si bien enkystée de la muse.

C'est d'autant plus signifiant que peindre ou modeler un homme relativement déshabillé n'est pas comme le photographeur.

Sexe fort et appropriation

La photo a beau être une captation, un processus plus brutal que le dessin ou la sculpture, l'homme y conserve son statut de sexe fort, quand bien même la photo est prise à son insu et le montre dans son plus simple appareil. Il peut y avoir un gain de statut à ce qu'on ait daigné le photographeur. Cela renforce son caractère d'importance, et il a bien moins à craindre à ce jeu que la femme, dont la captation de l'image met directement en balance →



sa raison d'être sociale, à savoir son apparence et son potentiel de séduction (il suffit à cette enseigne de se rappeler les déboires endurés par bien des adolescentes ayant eu l'ingénuité de jouer avec leur nudité sur les réseaux sociaux).

Quelle différence avec les processus de peinture ou de sculpture !

L'homme représenté par le truchement de ces moyens d'expression s'est d'une certaine manière livré à une relation de réciprocité et a consenti à un regain de vulnérabilité.

La peinture et la sculpture ne volent pas l'apparence, elle volent l'essence. Elles sont, répétons-le, une appropriation avant d'être une célébration.

Hélas, depuis des milliers d'années, l'histoire de l'art expose donc à qui mieux mieux l'appropriation artistique de la femme par l'homme, et l'inverse tarde encore à se manifester.

Quand les chroniqueurs contemporains – et même certains musées – parlent sans discontinuer de muses, ils ne font pas qu'exhumer un pan de l'histoire culturelle, ils perpétuent hélas ce cliché romantique daté, qui ne cède sa place qu'à celui de l'artiste maudit.

Le stéréotype de la muse a encore de beaux jours devant lui, et c'est bien dommage aussi pour les hommes, et tout particulièrement les modèles masculins.

Voilà pourquoi, à l'heure où chacun réclame son droit – toujours « fondamental » – à ceci et à cela, à l'heure de l'écriture non genrée, nous les modèles masculins devrions tenter d'accélérer l'évolution des mœurs en réclamant le droit de pouvoir dire « un muse » et « un égérie » !

Et la parité, bordel ? ■

1. Je rends hommage à l'auteur de BD Marc-Antoine Mathieu, à qui j'ai chipé le merveilleux anagramme qui fait le titre de cet article.
2. Dans des œuvres injustement méconnues.
3. Plaisir des homonymies : renoncer aux plaisirs de ce monde se disait rendre la muse en moyen français.
4. Jean-Léon Gérôme, peintre officiel et compatible avec la bienséance de l'époque, a pourtant produit nombre de peintures d'une délicieuse perversité et qui ne dépareraient pas dans une encyclopédie de l'érotisme, ce qui n'est pas un défaut en soi.

Modèles, savez vous présenter en société



le métier de modèle

Bravo!

Dans ce métier décrit par certains comme un loisir pour étudiants et retraités, on trouve en réalité bien peu de ces deux catégories de population. Leurs rares représentants sont donc d'autant plus remarquables et remarquables.*

*Je veux te regarder telle que tu m'as vue. Sans
chaperon joli, ni mantel, ni cotte !*

*Je veux que tu connaisses ce frisson de froidure
qui inquiète la peau, quand l'ombre d'un regard
l'isole du soleil.*

François Bourgeon, *Les compagnons
du crépuscule t.3*

Cela fait déjà plusieurs fois que je croise des étudiants en art (étudiantes, pour être précis) qui décident de monter sur la sellette pour mieux comprendre l'acte de poser.

Je suis heureux de voir chez certains, même s'ils sont minoritaires, cette ouverture d'esprit et cette volonté d'empathie, en ayant conscience que l'acte est plus impliquant encore pour une jeune fille ; et je ne crois pas en l'occurrence que cela soit forcément plus aisé

pour elle quand son corps répond aux arbitraires canons de beauté.

C'est tout le paradoxe des étudiants : on les accuse d'être renfermés sur eux-mêmes, le nez dans leur smartphone, et pourtant leur âge les rend capables de la plus grande empathie qui soit. Les modèles le savent bien, une séance de pose en école peut être un moment de magnifique réciprocité et de travail studieux... ou un calvaire.

Cela m'impressionne d'autant que moi-même, dans les années d'études, n'avais pas envisagé un seul instant de prendre la place de ces modèles pour lesquels j'avais une estime bien maigre.

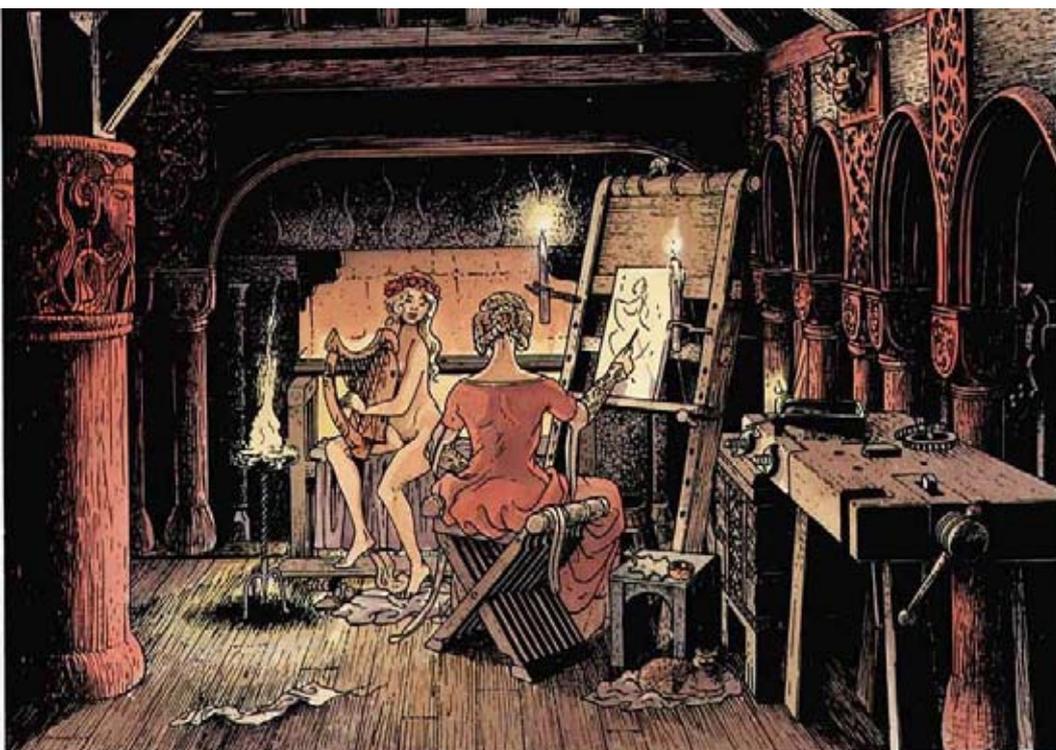
Tout mon respect, donc, à ceux qui entreprennent la démarche consistant à passer de l'autre côté du miroir pour élargir intelligemment leur horizon.

Et ne serait-ce pas une honnête démarche à conseiller à tous ceux qui font travailler des modèles ?

Passer de l'autre côté du miroir, c'est soudainement comprendre ne serait-ce que l'inconfort physique et mental, le sentiment de fragilité du modèle, qui le rend sensible à tout. ■

** propos tenus en 2008,
par Christophe Girard,
adjoint à la culture de la mairie
de Paris.*

Image tirée des
*Compagnons du
crépuscule t.3*, de
François Bourgeon



le métier de modèle

Quel était leur nom ?

Les modèles laissent si peu de traces dans l'histoire de l'art... Gardons au moins leur nom dans nos carnets !

*Chez un tailleur de pierre
où je l'ai rencontré
il faisait prendre ses mesures
pour la postérité
Jacques Prévert, Le grand homme*

Pendant mes quinze premières années de dessin d'après modèle, je ne notais jamais le nom des modèles. Il me reste des figures anonymes, sur lesquelles j'arrive éventuellement encore à plaquer le souvenir d'une personne en chair et en os, et c'est parfois seulement un grand vide dans ma mémoire. Avoir leur nom au bas de la feuille ne changerait pas la face du monde – après moi qui se souciera encore de savoir qui étaient ces gens – mais les sortirait de leur état de mannequin impersonnel. Ils étaient de vrais gens, avec une présence, leur vie bien à eux, leurs efforts et douleurs insoupçonnées. En relisant leur nom aujourd'hui, je leur ferais en esprit une aimable révérence pour leur dévouement silencieux. Mais on loue plus difficilement ceux que l'on ne peut nommer.

S'agissant de nommer les modèles sur les feuilles de croquis ou de rendre hommage à leur travail, force est de constater que l'on ne divulgue généralement que leur prénom. C'est une marque de proximité, mais visiblement aussi une forme de prudence. Entre les préjugés attachés au métier et les mauvaises intentions de quelques harceleurs, les raisons de cette discrétion ne manquent pas.

Je sais que ma silhouette, affublée de mon prénom, traîne dans bien des tiroirs aujourd'hui. Est-ce qu'on se demandera dans cinquante qui était ce olibrius dégarni aux postures improbables ? Rêvons un peu. ■



clin d'œil

DIANE AU BAIN



gros plan

La beauté sans conscience

La notion de grâce dans l'abandon peut inspirer aussi bien les modèles que tous ceux qui pratiquent un art du geste, et est fort prégnante dans les cultures asiatiques. Voici deux extraits d'articles bien éclairants à ce propos.



[Dossier: «La beauté», juin 2010 - Philosophie magazine]

S'oublier pour être beau

par Philippe Massif

Les romantiques en ont eu l'intuition, les Asiatiques l'ont toujours su, le funambule Philippe Petit l'a prouvé: la grâce vient à celui qui apprend à débrancher sa conscience de soi. Et unit ainsi en un seul mouvement son esprit et le corps.

L'histoire nous est contée par le romantique allemand Heinrich Von Kleist. Sa courte nouvelle *Sur le théâtre des marionnettes* évoque le cas « *d'un jeune homme dont l'anatomie était d'une grace prodigieuse* ». Âgé de 16 ans, « *on pouvait à peine déceler chez lui les premiers signes de vanité provoqués par les faveurs des femmes* ». Or, un jour, posant son pied sur un tabouret et apercevant son reflet dans un miroir, il y reconnaît la statue grecque d'un éphèbe qu'il a vue à Paris. Il dit sa découverte au narrateur qui, bien que d'accord avec lui, décide « *d'aller à l'encontre de sa vanité* ». Il rit en affirmant « *qu'il doit avoir des visions* ». Vexé, le jeune homme recommence son geste une fois, deux fois, trois fois, mais échoue de façon toujours plus disgracieuse. La déchéance le gagne. Il passe des journées devant le miroir, perd progressivement ses attraits: « *Une force mystérieuse et invisible semblait s'être posée, tel un filet de fer, sur le libre jeu de ses gestes, et quand une année eut passé, On ne trouvait plus de trace en lui du charme qui avait fait la joie de ceux qui l'entouraient* ».

Que s'est-il passé ? Le narrateur a découvert « *quels désordres la conscience provoque dans la grâce naturelle de l'homme* ». Ce que lui confirme un danseur de ballet: lui aime à regarder les marionnettes danser sous les doigts habiles du marionnettiste. À la différence des humains, explique-t-il, leurs gestes sont toujours entiers. Pour quelle raison ? Les marionnettes, elles, ne font « *jamais de manières. Car l'affectation apparaît, comme vous le savez, ou moment où l'âme (...) se trouve en un point tout autre que le* →

Dans le monde organique nous constatons que plus la réflexion est obscure et faible, plus la grâce qui en surgit est souveraine et rayonnante [...] ; si bien que dans la même structure corporelle, l'homme apparaît le plus pur lorsqu'il n'a aucune conscience ou lorsqu'il a une conscience infinie, c'est-à-dire lorsqu'il est soit pantin, soit dieu.

Heinrich von Kleist, *Sur le théâtre des marionnettes*, 1810





centre de gravité». Or un danseur, aussi grand soit-il, est toujours menacé de la conscience de soi, et donc d'un désordre disgracieux.

Kleist en conclut que la grâce est réservée à Dieu, aux marionnettes et aux animaux. Mais pour l'homme qui a croqué le fruit de l'arbre de la connaissance, « *le paradis est verrouillé* ». Kleist a alors 33 ans ; il se suicide un an plus tard, en 1811. Il appartient à cette génération de poètes visionnaires qui, près d'un siècle avant Nietzsche, ont déjà compris que le corps est « *la grande Raison* ». Mais ils sont coincés en un temps où l'unité du corps et de l'esprit est encore déniée par les mœurs chrétiennes et le rationalisme abstrait des Lumières.

Tel n'est plus le cas aujourd'hui : la vaste entreprise d'importation du savoir asiatique nous a quelque peu dessillés. De fait : la réflexion la plus pénétrante – et éclairée – sur les ressorts de la juste attitude qui nous vient du sinologue Jean François Billeter, Il trouve dans les écrits du philosophe taoïste Tchouang-Tseu (mort en - 300), des éclaircissements décisifs sur notre « *expérience commune* ». Mieux : « *une physique élémentaire de la subjectivité* », écrit-il dans ses *Leçons sur Tchouang-Tseu* (Allia, 2002). À

savoir ? Nous évoluons entre deux régimes d'activité. Le premier répond à « *l'humain* » et relève de l'intentionnalité. Le second répond au « *ciel* » et relève du nécessaire, du spontané. Là où les animaux ne connaissent que le ciel, les hommes trop souvent se limitent à l'humain. Or, en donnant la priorité au souffle plu- ➔

clin d'œil

DIANE AU PAIN



tôt qu'au Logos, les traditions zen et bouddhiste ont toujours veillé à rapatrier le Ciel sur la Terre, cultivant ainsi ce que Merleau-ponty appellera « *une transcendance ambiguë* ». Par une fine connaissance de ces techniques de soi que sont les arts du souffle – du yoga indien, à la méditation zen en passant par le tir à l'arc, la musique ou l'arrangement floral zen –, l'Orient a précisément sérié les étapes de l'apprentissage qui mène du corps grossier au corps subtil : ces instants de « *légèreté, mobilité, harmonie* », dirait Kleist, où corps et esprit ne font plus qu'un. Ils savent que la belle attitude est le fruit d'une pratique régulière qui, explique Billeter, en passe d'abord par l'unification de notre activité, puis par l'affinement de notre sensibilité et, enfin, par l'accession à la spontanéité. Autrement dit : il s'agit de s'astreindre à



une répétition du geste juste – précis, rythmé, innervé par une respiration régulière et profonde – jusqu'à ce qu'il soit métabolisé par le corps. Jusqu'à ce qu'il devienne inconscient et nous enrichisse d'une nouvelle liberté d'être, d'une seconde nature. C'est alors, poursuit Billeter, « *qu'il y a un ajustement de tous les sens* ». En explorant ces moments où la conscience se dessaisit d'elle-même, les Orientaux ont conclu que c'est par une patiente conquête de l'oubli de soi qu'apparaît l'attitude juste, et donc belle. « *Un corps mal bâti peut devenir beau lorsqu'il danse, un visage difforme peut être transfiguré quand il sourit: le sourire est toujours la manifestation d'une activité propre, apaisée et jouissant d'elle-même*, écrit Billeter dans L'Art chinois de l'écriture. *De manière générale, un corps nous paraît beau lorsqu'il suscite en nous une activité plus parfaite, c'est-à-dire mieux intégrée que celle que nous produisons.* » Tel est le secret de la beauté : elle ne relève pas d'un état permanent, mais d'un certain régime d'activité. Elle est une « *activité supérieure* » à laquelle certains accèdent plus souvent que d'autres. Une inconscience cultivée, Car le contrôle de soi nous enlaidit. À l'inverse: si l'on peut bien →

clin d'œil

DIANE AU TRAIN





discuter de la plastique d'un visage ou d'une main, qui peut affirmer que Nijinski lorsqu'il danse, délié à l'extrême, n'est pas beau ?

Peut-être l'homme le plus beau du xx^e siècle n'est autre que le funambule Philippe petit, ce matin d'août 1974, lorsqu'il marche, s'allonge, court sur un fil tendu à 450 mètres du sol entre les deux tours du World Trade Center. Son exploit a d'ailleurs été récemment célébré par le documentaire de James Marsh, *Le Funambule (Man on Wire)* – couronné d'un oscar en 2009, Pendant ces trois quarts d'heure où il est sur le fil, Philippe Petit a une grâce inouïe. Son âme et le centre de gravité de son mouvement se confondent au millimètre près; sinon, c'est la chute. Il a dépassé la technique, il est dans l'oubli de soi, il fait mentir Kleist, il a un corps glorieux. Ce que confirme le policier bouleversé qui l'interpelle. « *Ce funambule dansait, il ne marchait pas. Lorsqu'il nous a vus, il a souri et même ri, [...] Nous étions tous fascinés. Je savais que je voyais une chose que le monde ne verrait plus jamais. Cela n'advient qu'une fois dans une vie* », conclut-il avec la même expression émue et grave que pour parler de l'apparition d'un ange. Aux journalistes qui l'assaillent et lui demandent : « *Pourquoi ?* », Petit, stupéfait, répond : « *Il n'y a pas de pourquoi !* » C'est ainsi, nous ne connaissons pas le pourquoi de la beauté, mais nous en savons un peu plus sur son comment. • →

clin d'œil

DIANE AU POINT





[Télérama, 24 décembre 2014]

Au Japon, l'école de la simplicité

(...) Maître Shuhô fait une démonstration d'ikebana, l'art floral japonais. Pour quelques invités, cette longue dame brune, qui semble sortie d'une toile de Modigliani, dresse une composition à la beauté asymétrique. Assise sur ses talons, profondément absorbée, presque absente, elle fixe sans les voir ses mains qui tirent, coupent, tressent et ajustent minutieusement tiges, fleurs, et branchages. Dans la salle, pas un bruit, ni un soupir, comme si tout le monde avait cessé d'un coup d'être enrhumé. « Une image mentale pendant l'ikebana ? Oh non, surtout pas ! Sinon mes mains ne verraient pas ce que les fleurs ont à dire et en plus je risquerais de me couper. Mon esprit est à la fois vide et plein de tout ce qui l'entoure, le tableau sur le mur, le paysage derrière moi, je les vois et j'y flotte en pleine conscience. » Précision des gestes, maîtrise du souffle, concentration, relâchement : un modèle de beauté zen (...). Quand elle ne sculpte pas l'espace, Shuhô dirige le dojo (la salle d'enseignement) d'une des merveilles de Kyoto, le Pavillon d'argent. Une fonction prestigieuse qui ne l'empêche pas de participer à des happenings d'art contemporain. « Au Japon, le distinguo entre les différentes expressions artistiques, comme la césure entre l'art et l'artisanat, n'a guère de réalité, affirme Sumiko Oé-Gottini, qui dirige la Villa Kujoyama. Ici, l'hybridation ne fait pas peur. » ■

clin d'œil

DIANE AUX GAINS



le métier de modèle

Parler rémunération

Les modèles sont payés à l'heure. Pourtant, ils ne devraient jamais parler de leur rémunération sous forme de tarif horaire. Explications.

« — Vous êtes payés 18 euros brut de l'heure ? Bah vous avez pas de quoi vous plaindre ! »

« — C'est normal que les profs soient payés bien plus. Eux, ils ont fait des études pour en arriver là, ils ont du bagage... »

Il y a quelques temps, lors d'une manifestation au sujet des Ateliers Beaux-Arts de la Ville de Paris, j'ai passé quelques minutes à discuter du métier avec « les vraies gens », comme on dit (parce que des fois, vous tombez sur des gens dans la rue, et c'est des faux, faites très attention).

Échanger avec l'homme de la rue, c'est le meilleur argument contre la démocratie, disait Churchill, mais c'est aussi l'occasion d'être édifié à peu de frais ; c'est là que se révèlent les trous béants que l'on avait laissé dans son discours de modèle révolté, que l'on croyait pourtant cousu main.

À cette enseigne j'ai donc reproduit ci-dessus ce que je me suis immanquablement pris dans la figure lors de mes derniers échanges du genre avec des passants, dès que j'ai abordé la question des rémunérations la fleur au fusil.

Où l'on voit que la communication autour de la rémunération des modèles nécessite un minimum de réflexion.

Le casse-tête du tarif horaire

Parlons justement de la rémunération aux ABA Ville de Paris, contre laquelle nous les modèles aimons bien pester, et qui est de 18 euros brut par heure, comme dit plus haut.

Rappelons-nous que le smic horaire 2017 est de 9,76 E brut (en moyenne) et que bien des gens travaillent à l'usine pour cette somme, dans une situation de pénibilité sans aucun doute comparable à celle des modèles, et avec des chefaillons sur le dos par-dessus le marché.

Difficile alors, en se contentant de donner ce chiffre

de 18 euros, de faire pleurer dans les chaumières !

Ce chiffre à lui tout seul ne dit pas qu'à la ville de Paris, le forfait de 54 euros est pour trois heures de pose, soit 18E/h, inclut bien sûr les congés payés et ne rémunère pas le temps de transport, souvent évalué par les employeurs à une heure.

Car les modèles peuvent avoir jusqu'à trois lieux de travail différents dans une seule journée, avec tous les transports qui en découlent.

C'est déjà moins aguichant.

Toutefois, si on évoque les 18 euros en rajoutant le détail derrière, le public retient les 18E/h et oublie à coup sûr le reste. Il faut donner un tarif horaire recalculé.

Quand on compte cette heure non rémunérée, les 18 euros deviennent alors



Dans cette xylogravure titrée avec beaucoup d'à-propos, Valloton nous rappelle que, non contents de coûter cher en salaire, les modèles sont ruineux en coussins.



13,5 euros, soit un peu plus d'1,3 smic horaire. On pourrait rajouter qu'il n'y a quasiment pas d'indemnités de transport pour se rajouter à ce salaire.

Voilà le calcul pour les ABA, mais si l'on s'avise de parler des rémunérations d'autres établissements, il se rajoute un autre problème, qui tient à l'extrême diversité des modes de rémunération: déclaré, non déclaré, avec ou sans cornet, avec ou sans indemnité de transport, avec 1 heure de bonus ou pas... c'est à y perdre son latin.

Mais malgré tout il convient de prendre toujours en compte les variables et non-dits de ces tarifs quand on aborde le sujet avec le béotien, sinon le niveau de rémunération réel est occulté.

De l'information et de sa réception

Tous les médias expriment la rémunération de la même manière: avec un minimum et un maximum de l'heure, dont on ne sait même pas s'il inclut le salaire indirect, les rémunérations non déclarées, les cornets, le transport et tutti quanti.

Cela amène un flou important, mais il y a pire encore: quand on dit que les modèles sont payés entre 10 et 25 euros de l'heure, cela ne dit pas combien d'ateliers paient 10 (encore beaucoup) et combien paient 25 (trop peu).

On rajoute du flou au flou, du quiproquo au quiproquo.

Face à ce mode d'information, le public retiendra forcément la donnée qui l'arrange, c'est la règle d'or du renforcement des convictions. Le révolté contre l'injustice sociale tiquera sur les 10 E/h, fulminant contre l'exploitation des masses, tandis que le moraliste rigoriste retiendra d'abord les 25E/H, se disant que c'est bien cher payé pour ce boulot de feignasse.

Qu'est-ce que cette fourchette dit du revenu moyen des modèles? Pas grand chose, en réalité. Les extrêmes n'informent sur rien et servent d'abord les biais d'inter- →

prétation, comme vous le voyez. Or, les fourchettes, c'est ce qu'on lit partout.

La fourchette de prix, c'est valable pour le commerce de bien, mais inapte en l'état à la revendication salariale.

Et cerise sur le gâteau, si vous vous avisez de donner dans les médias des tarifs horaire recalculés, comme suggéré précédemment, vous prenez le risque d'être contredit par les employeurs et de passer pour un affabulateur. Si vous dites que les ABA vous paient 13,5 de l'heure, la direction aura beau jeu de dire que c'est 18...

Les journalistes

On pourra se réjouir de voir s'intensifier la couverture médiatique du métier.

Mais combien d'entre nous savent correctement présenter la réalité de la rémunération des modèles ? Moi-même, pourtant rôdé à la communication, j'ai découvert par hasard, en discutant avec les béotiens, mes profondes lacunes.

Alors qu'il est absolument crucial de parler avec précision et stratégie face à un journaliste, plus que devant tout autre !

Les rédactions ont de plus la fâcheuse tendance de présenter l'information sous l'angle qui les arrange, le pire étant bien sûr les rédactions télévisuelles.

Je vous partage ci-dessous une petite anecdote tellement typique.

Un journaliste de BD peu fortuné accorde un entretien filmé à une équipe de France 3 lors d'un festival. L'auteur profite de cette aubaine pour détailler la situation de précarité grandissante des auteurs, un sujet brûlant dans le métier et, en guise d'humour, se permet cette boutade : "C'est vrai que nous les dessinateurs on ne sait plus où garer nos ferraris". Quelle ne fut pas sa surprise en découvrant à la diffusion du reportage que, de sa prestation engagée, ne restait que la fameuse petite phrase au second degré qui, isolée de son contexte, invalidait tout son discours au point de faire comprendre au téléspectateur le contraire de son propos réel. Et les amis d'appeler, ébahis, pour

demander s'il s'était en effet acheté une ferrari avec ses droits d'auteur...

La même chose peut arriver à un modèle.

Les journaliste préfèrent ce qui croustille, ce qui conte une histoire avec émotion, parfois au dépens de tout le reste. Il zapperont votre discours sur la détresse sociale des modèles pour ne garder que la seule fois en vingt ans de métier où "un vieux veuf dans un château battu par les vents vous a payé avec une bague en or après vous avoir fait poser lascivement sur une peau de chèvre" (exemple inventé, même si je ne déteste pas les peaux de chèvre).

Conclusion

Il serait temps que les modèles aient sur la rémunération un discours rôdé, référencé et fonctionnel dans une optique de communication revendicative.

Le premier pas dans cette direction consiste tout simplement à arrêter de parler de tarif horaire.

Parlons de revenu mensuel moyen des modèles, le tout ramené au smic. Vous dites qu'un modèle gagne un peu plus que le smic (chiffre à préciser) en faisant 9h-22h avec des horaires mités presque tous les jours, alors votre discours est audible et compréhensible.

Et en plus, il y a smic dedans, ça fait modeste. ■

clin d'œil

DIANE AU DAIM



le métier de modèle

Pourquoi le travail indépendant doit demeurer interdit aux modèles

Ce serait un tort que d'associer le modèle à un indépendant dont la réussite dépendrait de sa compétence et de ses efforts pour cueillir les belles opportunités qui se présentent. Cela ne correspond pas du tout au quotidien professionnel des modèles, pour qui la carrière et les opportunités ne sont que des chimères. Voici en détail pourquoi métier de modèle et travail indépendant sont une alliance impossible. •

Des modèles disponibles dans la demi-heure, toujours jeunes et fringants car venant en vélo, avec des soft drinks pour les repos ?

C'est possible, avec Modeloo !



Grâce à notre plate-forme, profitez de plus de 1000 modèles différents et affamés, À DES TARIFS DÉFIANT TOUTE CONCURRENCE !

Modeloo

modeloo.esclavagistes.com

Ce que dit la loi

Tout d'abord : modèle freelance, c'est illégal. Les modèles, tout comme les mannequins, n'ont droit de travailler que sous le régime du salariat. Les modèles qui produisent des factures trichent ; ou alors ils profitent pour facturer en tant qu'artistes de ce que leurs prestations relèvent d'une vraie performance créative et théâtrale – des prestations en réalité fort rares. Rappelons que le statut d'intermittents du spectacle n'est pas ouvert aux modèles.

Cette interdiction du travail indépendant a été bien pensée par le législateur : les modèles se retrouvent en état de subordination juridique et se voient presque toujours imposer leur rémunération, entre autres contraintes. Ne serait-ce que ces deux éléments définissent très exactement la condition d'un salarié et légitiment les dispositions légales.

La minorité de modèles qui demandent eux-mêmes à pouvoir facturer privilégient leur petit intérêt personnel à l'intérêt collectif. Par conséquent, les établissements qui acceptent ces facturations en ayant l'illusion de rendre service aux modèles participent bien au contraire à la précarisation du métier. →

Rappelons ce qu'est un indépendant

Un indépendant est son propre patron. Ceux qui font appel à lui sont ses clients. Il est libre de les sélectionner et de fixer ses tarifs. Sa rémunération est le résultat d'une négociation.

Il va travailler à augmenter ses tarifs en regard de la qualité de son service. On peut appeler cela la *montée en standing*.

La philosophie générale tient en ces mots : le travailleur indépendant troque la sécurité du salarié contre davantage d'opportunités et de liberté.

On parle justement souvent à tort de la liberté du modèle. Pour un modèle professionnel en salariat à plein temps, avoir quatre mois et demi de congé sans solde, par exemple, n'amène pas « la liberté d'avoir du temps à soi », mais plutôt la contrainte de manquer de revenus. Méfions-nous des sophistes qui entretiennent la confusion entre les notions et font rimer flexibilité subie avec vraie *liberté*. Ce n'est pas parce que les chômeurs se précipitent sur les offres d'emploi à temps partiel, en horaires décalés, ou avec travail dominical qu'ils « valorisent » ces types d'embauches, pour reprendre la vulgate des porte-paroles d'Uber. Ils n'ont pas le choix, voilà tout.

Des rémunérations hélas non négociées

Imaginez à présent un carreur ou un restaurateur qui se verrait imposer sa rémunération par ses clients. Ses tarifs seraient tellement tirés vers le bas qu'il n'aurait jamais la possibilité d'améliorer ses conditions de vie, de développer son affaire, voire il mettrait la clé sous la porte à court terme.

Or, comme dit plus haut, c'est très exactement le danger qui pèserait sur les modèles s'ils étaient indépendants, vu qu'ils ne peuvent presque jamais négocier leur rémunération, avec pour corollaire l'impossibilité pour eux de se construire un quelconque parcours professionnel en étant leur propre patron.

Pourquoi les modèles ne peuvent-ils pas négocier ?

« Tu es exceptionnel. »

« Tu es très important pour ma pédagogie. »

« Des modèles de ton calibre, j'en ai 1 sur 100. »

Ah, si les modèles étaient payés à la hauteur des flatteries qu'ils reçoivent, que leurs comptes en banque seraient bien garnis !

Ils ne sont pas les seuls dans le joyeux monde de la précarité à être payés d'éloges au dépens d'espèces sonnantes et trébuchantes. Seulement les modèles, à la différence de la plupart des précaires, affichent pour beaucoup un bon niveau d'études, des compétences et des profils plutôt rares. Tout ce qu'il faut normalement pour tirer son épingle du jeu. Quand, dans tout boulot un tout petit peu diplômé, on vous dit que vous êtes « exceptionnel », vous pouvez espérer la fin des vaches maigres, n'est-ce pas ? Il n'en est rien pour les modèles, fussent-ils parmi les plus compétents et dignes d'éloges, pour la simple raison que dans 90 % des cas, aux yeux des directoires, la compétence des modèles est une commodité, pas une nécessité.

Si l'atelier se retrouve avec un modèle ayant l'intensité d'une danseuse étoile, c'est très agréable, mais si le modèle montre au contraire l'allant d'une plante en →

clin d'œil

DIANE AUX FOINS



pot, ce n'est pas souvent si grave, surtout en école et dans les grosses structures.

Prenons justement une école privée prestigieuse, connue même à l'international. Imaginons que soudainement les modèles y soient tous incompetents (les incompetents et les écoles peu regardantes ne manquent pas dans le métier). Les enseignants en seront contrariés, les élèves marqueront peut-être un semblant de lassitude et... quoi ?

Eh bien, rien de plus.

La fréquentation se maintiendra et l'école ne perdra pas une once de réputation pour autant. Vous n'imaginez tout de même pas que les gens diront « *N'allez pas dans cette école-là, les modèles y sont mauvais!* ». D'autant que les modèles passent par toutes les écoles.

Et donc les inscriptions se maintiendront et le bilan comptable restera absolument inchangé. Il n'est dès lors pas envisageable pour un modèle d'aller déclarer à la direction de cet établissement prestigieux : « *Je suis le plus compétent des modèles que vous employez, alors je veux une augmentation sinon je m'en vais et vous serez très embêté.* » La direction lui montrera la porte en riant aux éclats, parce qu'elle ne sera pas embêtée le moins du monde par cette défection ! *Partez*

mon cher, ne vous gênez pas !

En résumé, sauf dans de très petites structures où le chef d'atelier tient lui-même les cordons de la bourse, le modèle est dans l'impossibilité de valoriser et monnayer en conséquence ses compétences, et se retrouve coincé dans la situation d'un travailleur strictement interchangeable. Tout au plus verra-t-il son planning se remplir plus aisément s'il travaille bien, ce qui peut suffire à un salarié, mais aucunement à un indépendant.

Il semble que les bons modèles ont une tendance à oublier cette facette cruelle du métier : « *Quoi ? Moi le modèle au bagage culturel solide, à Bac +X, dont tout le monde vante la grâce et l'excellence, qui travaille avec de grands plasticiens, qui participe à une noble métier sans lequel bien des chefs-d'œuvre n'auraient jamais existé, je ne serais chez mes employeurs pas plus qu'un meuble ?* »

Ce n'est pas très agréable pour l'ego. On préfère descendre le boulevard Montparnasse en s'imaginant mettre ses pas dans ceux des grands noms de l'histoire de l'art, on relève le menton et on se prend pour un artiste unique.

clin d'œil

DIANE AU JOINT



Un métier sans perspectives

Le métier de modèle est une impasse. Le seul moyen d'évoluer quand on exerce cette activité est... d'en sortir.

Quoique contrariant dans le cas d'un salarié, cette absence de perspectives est mortifère pour un indépendant car sa capacité à renouveler son offre est la condition de sa survie. En l'occurrence un modèle très compétent arrive au bout de sa progression dans le métier en seulement deux trois ans, le temps de perfectionner la maîtrise de son corps et de constituer son carnet d'adresses. Ensuite, il sera soumis au bon vouloir de tous et, s'il est indépendant, il sera incapable de rebondir en cas de coup dur, qu'il s'agisse d'un changement défavorable de la fiscalité ou de la perte d'un gros client. →

Il ne pourra même pas travailler une stratégie tarifaire vu que sa liberté en ce domaine sera quasi nulle. Cerise sur le gâteau, même les clients n'ayant rien à redire à sa qualité de travail l'abandonneront parce qu'il l'auront « trop vu », d'où une érosion du carnet clientèle encore plus forte qu'ailleurs.

Être indépendant à plein temps ne présente donc aucun intérêt.

Quant à défendre une pratique du métier exclusivement à temps partiel – un refrain déjà connu dans le monde du salariat – cela revient à considérer que la précarisation et l'absence d'avenir sont acceptables quand ils se goûtent à mi-temps.

C'est interdit et pourtant...

Malgré l'illégalité de la pratique, l'emploi de modèles faussement indépendants perdure dans de nombreux établissements, car ils ont généralement l'avantage d'être plus économiques aux employeurs.

Mais ces modèles qui se positionnent comme faux indépendants n'ont même pas la faible protection sociale octroyée aux modèles salariés.

En conséquence, mettre les modèles salariés en concurrence avec de prétendus indépendants et vrais fraudeurs consiste à instaurer un dumping social, de surcroît totalement illégal (demandez à l'Inspection du Travail ou à l'Urssaf), et à dépouiller cette profession des maigres droits salariaux qu'elle a arraché de haute lutte ces vingt dernières années.

Perpétuer l'emploi de faux indépendants revient en outre à encourager la légalisation de cette pratique, qui est bien la dernière chose dont nous ayons besoin.

Les modèles qui eux-mêmes encouragent ces pratiques méprisent par conséquent l'intérêt collectif de notre profession.

Le travail indépendant, c'est la mort annoncée du métier

Bien des employeurs peuvent donc aujourd'hui se permettre de payer les modè-

les modérément car ils savent qu'ils trouveront toujours des postulants, et que l'éventuel manque de compétences des candidats – dans les cas où les bons modèles feraient la fine bouche – ne compromet en rien le bon fonctionnement de l'établissement.

Imaginez maintenant ce qui arriverait si l'on permettait soudainement à ces structures d'employer légalement des indépendants...

Il faut se rappeler que baisser les émoluments des salariés est toujours délicat. Ceux-là ont même tendance à augmenter selon l'inflation et des revalorisations automatiques indépendantes de la volonté de l'employeur. En revanche, l'externalisation du service vers des prestataires offre une occasion en or de baisser les rémunérations, dans le même élan que l'on transfère sur ces prestataires le poids des cotisations.

Les ateliers privés, qui aujourd'hui encore font parfois appel illégalement à des « modèles indépendants », seront les premiers à s'engouffrer dans la brèche, surtout les écoles privées qui, tombant une à une dans le giron de fonds d'investissement américains, sont sommées de réduire leurs dépenses.

Prenons, cas encore fréquent, un établissement qui rémunérerait 13 €/h net tout inclus, (avec congés payés et temps de déplacement). Avec salaire indirect et cotisations patronales, cela fait dans les 24 €/h à déboursier par l'employeur.

Si l'appel aux prestataires devient la norme, rien n'empêchera cet établissement de proposer 20 € TTC de l'heure aux modèles, histoire d'économiser au moins 4 €.

20 € TTC, c'est 10 € net sur lesquels le modèle va devoir payer ses transports, son temps de gestion, son bas de laine pour les jours de maladie et de vacances, et une partie de sa retraite.

Eh oui, fini la protection sociale du modèle salarié, pourtant déjà mince !

Au fait, le smic horaire net est 7,50 €. Cela fait que notre modèle sera smicard, voire moins.

Seule l'inscription dans la loi d'une rémunération plancher (comme pour les comédiens) pourrait rendre plus acceptable cette perspective de travail indépendant.

En attendant, prions le ciel que cela reste interdit car cela ferait entrer sur le marché du travail des bataillons de « freelances low cost » et nous nous enfoncerions dans un système façon Uber, vers lequel nous louchons déjà. ■

le métier de modèle

Journées d'un modèle de banlieue

Quand sont spécifiées dans les médias les rémunérations horaires des modèles, souvent avec inexactitude, rarement sont évoqués les à-côtés, à savoir les heures de transports à rallonge, les horaires décalés, les séances tellement éprouvantes qu'elles mettent un modèle hors d'usage en moins de trois heures, et le talent de performer qui est de plus en plus exigé, tout en maintenant le modèle au statut salarial le plus bas. Le déroulé des journées des modèles n'explique pas tout, mais aide à lever un coin du voile.

• 8 novembre 2017
(journée au-dessus de la moyenne)

8h20

Départ du logis en vélo pour prendre le RER.

9h20

Arrivée aux ABA Marc Bloch Paris 20°.

Quand on est modèle mieux vaut arriver en avance car on est aussi essentiel que le prof pour le déroulé de la séance.

12h30

Fin du cours, je sors pour reprendre le vélo puis le RER.

Je mange ma gamelle dans le train.

14h

Arrivée à Evry.

Séance de deux heures, plus une heure de déplacement rémunérée (privilège des ateliers publics de banlieue)

16h10

Je quitte Evry à vélo pour rentrer chez moi.

16h40

Arrivée chez moi. Une douche (après deux séances, on est moins que frais), je mange un peu.

18h15

Départ de chez moi en transports.

19h15

Arrivée à Malakoff

19h30

Début de séance en atelier associatif. Paiement au noir

21h40

Sortie de l'atelier pour prendre les transports.

22h45

Se retour chez moi.

EN RÉSUMÉ

ateliers : 3

heures de travail déclarées : 6

heures de travail réelles sur site : 7

temps de transport : 4h30

rémunération brute, congés payés et primes

inclus : 110 + 40 euros non déclarés

indemnités de transport : 0,69 euros

clin d'œil

DIANE AU PLEIN



• 20 mars 2018

(journée dans la moyenne)

11h50

Départ de chez moi. Je vais en vélo jusqu'à Paris (de cette manière je compense la quasi absence d'indemnités de transport en faisant du sport).

13h15

28 km de trajet plus tard, arrivée à Bercy pour un stage dans un studio de jeux vidéos. Le formateur m'a demandé d'arriver en avance pour qu'on se cale un peu.

Un enseignant d'Estienne (Bastille) m'appelle alors pour un remplacement d'urgence à 17h30. J'accepte mais préviens de mon retard certain.

13h30

Je prépare mon déguisement pour cette séance de poses longues (25 minutes) sur le thème du torero.

Poses éprouvantes de par le thème et absence de tapis de sol de surcroît, ce qui accentue ma fatigue et les douleurs. L'heure et demie de vélo qui a précédé compte pour rien à côté de la dureté de cette séance.

17h15

Je sors du studio et enfourche le vélo pour filer à Estienne, place d'Italie.

17h40

Arrivée à Estienne

17h45

début des poses (cours de croquis)

19h40

Je sors d'Estienne (complètement crevé), reprend le vélo. Crevaison pour le vélo aussi. Je marche jusqu'à Austerlitz pour retour en RER.

20h50

Arrivée chez moi.

EN RÉSUMÉ

ateliers : 2

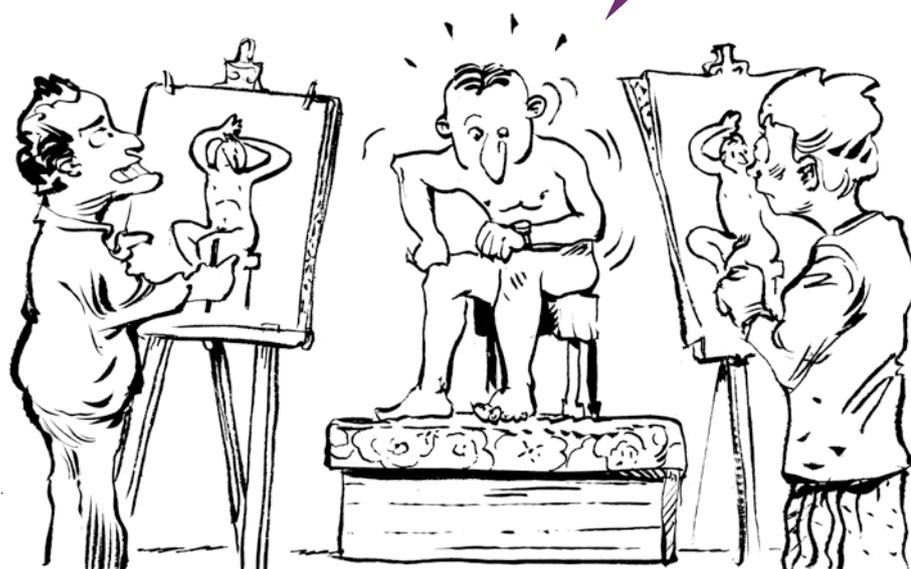
heures de travail : 5h30

temps de transport : 3h15, avec train, vélo... et avaries

rémunération brute, congés payés et primes

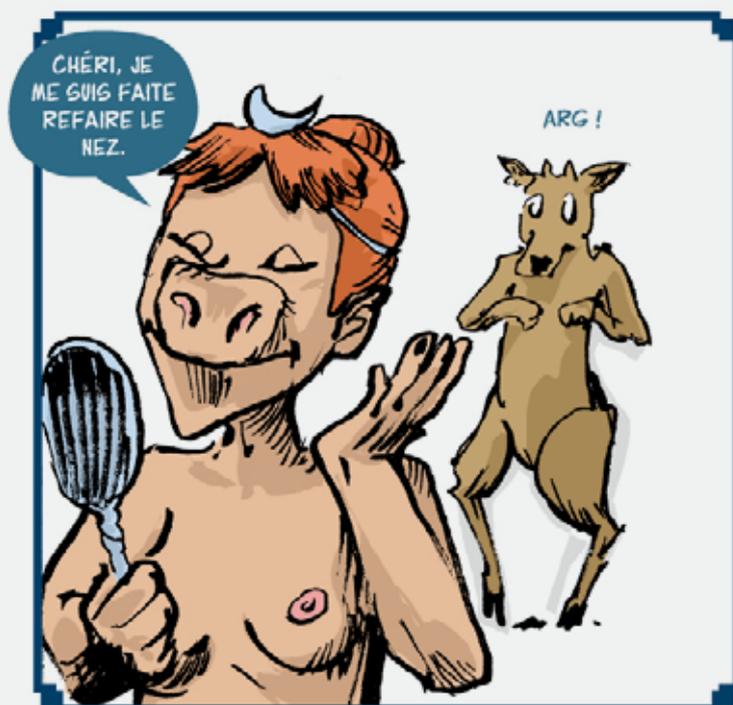
inclus : 90 euros

indemnités de transport : 0,70 euros



clin d'œil

DIANE AU GROIN



gros plan

Musardages

1. Mouvement dansé

Entre danse et pose en mouvement, les passerelles sont évidentes. J'ai trouvé ici une animation de Boris Seewald qui le traduit joliment.

Une danseuse y voit ses mouvements décomposés en une multitude de croquis aux écritures tout aussi multiples.

Difficile de ne pas voir là évoqué le travail du modèle improvisant sa lente chorégraphie de pose en mouvement, traduit ensuite dans le kaléidoscope des écritures des artistes.



- <http://www.borisseewald.de>
- www.laboiteverte.fr/1250-croquis-ballet-de-papier

clin d'œil

DIANE AU GRAIN



2. À la limite de la performance

Je suis tombé sur cette vidéo d'une artiste (et aussi professeur d'arts plastiques) travaillant d'après modèle dans une sorte de communion corporelle.

Les deux travaillent de concert avec leur corps, le modèle pose ou déambule au milieu des dessins, c'est une belle démonstration du fait que l'on dessine avec son corps et qu'il faut ne pas être précieux.

Ce pourrait presque être une performance, mais cela n'en est pas, c'est pour ça que cela s'appelle de l'art plastique et c'est très bien ainsi.

- <https://www.facebook.com/mariechristine.palombit/videos/10153435764579828>

Naked truth

Voici la chronique d'une artiste américaine sur une démarche similaire (mais elle renonce à la fin).

La traduction est de mon fait, et vous pouvez accéder à l'article dans sa langue d'origine. J'ai encore une fois trouvé cela grâce à Museworthy.

En voici un extrait :

« Je nourrissais l'idée fantasque de poser une seule fois et d'écrire ensuite sur cette expérience. Quand j'en ai parlé à quatre écrivains de mes amis, leur réponse unanime a été "quelle merveilleuse idée!" Je me suis alors demandée : cette si merveilleuse idée, comment se fait-il qu'aucun de vous ne l'ait mise en pratique ? »

Quand je l'ai dit à mon compagnon, sa réaction a été moins enthousiaste. "Tu vas vraiment faire ça?" qu'il m'a demandé, l'œil rond.

C'est un peu désobligeant comme réaction de la part de celui vous voit nue tous les jours, et je le lui ai fait remarquer.

"Non mais, tu portes bien" s'est-il rattrapé, et il se savait de toute façon incapable de me faire dévier de ma route. Ce qu'il ne parvenait pas à concevoir, c'était surtout ce qui pouvait bien pousser quelqu'un vers ce genre de chose, a fortiori à nos âges. Je me dois de préciser que nous nous approchons tous deux des soixante ans. »

EN FRANÇAIS

• <http://en-pose.hautefort.com/media/01/01/1494399050.doc>

EN ANGLAIS

• www.salon.com/2018/06/29/the-naked-truth-about-nude-art-modeling/



Pudeur et tremblements

Le journal Libération a initié comme rubrique estivale «J'ai testé». Des services, des métiers peu usuels, etc.

Fatalement voici que le métier de modèle vivant a été traité. Il en ressort un très bon article, malgré les éternelles âneries sur les rémunérations. On serait payés de 16 à 20 euros, disent-ils.? Les grandes écoles publiques qui rémunèrent 10 euros de l'heure doivent donc être une invention de mon esprit...On notera aussi l'évocation des règles féminines, qui en l'occurrence dissuadent la journaliste de prendre des engagements au moment de leur manifestation, sans pour autant que l'auteur on ose poser la question centrale : et comment font les pros qui doivent travailler malgré ce désagrément ?.

http://next.liberation.fr/arts/2018/07/27/pudeur-et-tremblements_1669334

clin d'œil

DIANE AU RHIN



feu d'artifice final

Luttes en images

Adieu les ABA, nous nous sommes moyennement aimés.



Ces derniers temps, les Ateliers Beaux-Arts de la Ville de Paris et leurs turpitudes ont beaucoup et rageusement occupé ces pages.

Si vous n'êtes pas Francilien, vous vous en lassez peut-être.

Sachez que moi aussi. Nous allons

ensemble pouvoir clore définitivement le sujet, étant entendu que je quitte les ABA et souhaite ne plus m'en préoccuper ni en entendre parler, les deux allant de pair.

J'y ai travaillé, j'y ai lutté, mais je n'en puis plus.

Oh, bien cela chouine un brin chez les enseignants. Ils sont surpris. « *Quoi, mais tu ne poseras pas aux ABA l'année prochaine ?! Oh, c'est dommage.* »

Dommage pour qui ? Pour les élèves, ça oui. Pour les modèles aussi que, chers enseignants, vous bordez de compliments mais qui doivent au final partir la queue basse pendant que vous allez continuer de recevoir vos confortables émoluments.

Adieu les manifestations pour rien, la lutte syndicale et ses aigreurs, je vais mener ma propre barque et défendre le métier, non par le combat mais par l'exemple.

Nous sommes quelques modèles à pouvoir organiser nos propres cours, et pour moins de prétentions salariales que certains enseignants.

L'aventure continue ! ■



Le clip qui n'a servi à rien

Rebondissant sur le thème annuel des ABA, à savoir *Instaticité* (traduisez par *bougisme*), nous avons réalisé un clip mettant en scène une séance de modèle vivant dans le métro. •

https://youtu.be/jSgi_L9c1d0

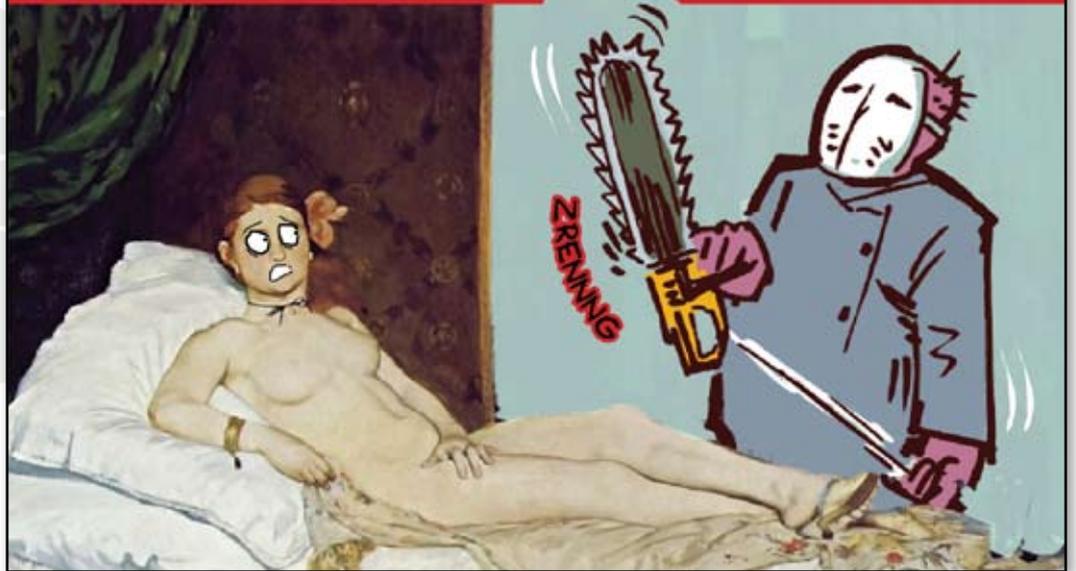
La manifestation sans espoir

Le 8 mai, place des Vosges, nous organisons un atelier-manifestation. Un moment agréable pour tous... et puis c'est tout. Compte-rendu en images dans le PDF en lien. •

[en-pose.hautefort.com/
media/02/02/3228187163.pdf](http://en-pose.hautefort.com/media/02/02/3228187163.pdf)

Sur cette page et pages suivantes, figurent affiches et visuels divers, dont certains n'ont pas servi, afin de ne pas fâcher ceux qui nous fâchent sans vergogne.

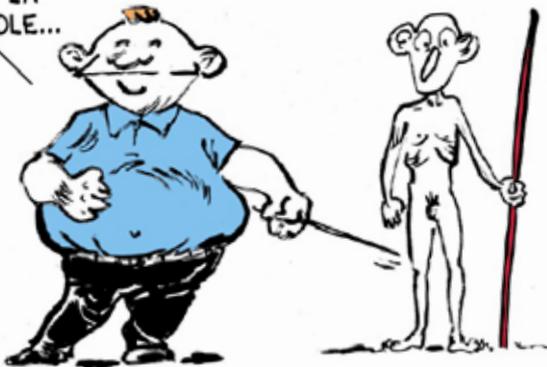
Ateliers Beaux-Arts : redécoupage de l'offre !



DIÈTE FORCÉE pour les équipes pédagogiques

ET OBSERVEZ BIEN LA MALLÉOLE...

2018



...INTERNE.

2019

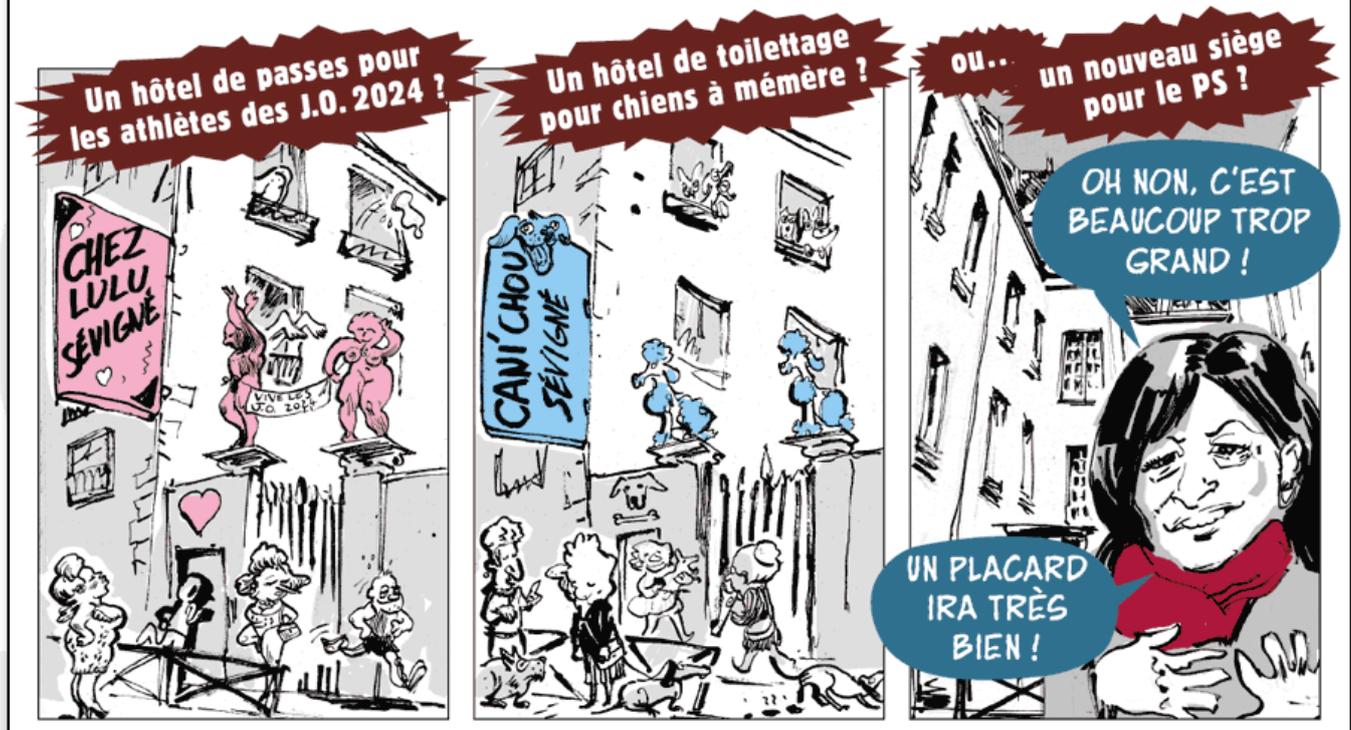


Saurez-vous déchiffrer cet artistique rébus ?



Solution : La peinture de ces ânes

Que va devenir l'hôtel de sévigné, ex-ateliers beaux-arts ?



L'hôtel de Sévigné, hébergeant les ABA dans le IV^e arrondissement de Paris s'est trouvé bazarde, et les cours relogés partiellement.

Anne Hidalgo trouve un budget pour les Ateliers Beaux-Arts



Grâce à **PATRICK ANDRÉ**, directeur pédagogique, venez peindre et danser en même temps aux Ateliers Beaux-Arts!



La direction des ABA souhaite transformer l'établissement en une sorte d'institut d'arts visuels où on fera de la danse contemporaine et de la vidéo, et peut-être du dessin et de la peinture si on a la place. Notamment le directeur pédagogique souhaitant faire l'école dont il a toujours rêvé, au mépris des exigences du service public.

Directeur pédagogique...
Directeur autoproclamé des classes prépa...
Aspirant directeur des ABA...

PATRICK ANDRÉ,
LE PREMIER RATELIER BEAUX-ARTS!



gros plan

Les modèles face aux enseignants des ABA

« Chers enseignants,
Chers modèles,
C'est un peu de vos fesses
Que nous œuvrons à sauver le 8 mai.
Alors faites un beau geste...
Ramenez-les ! »

C'est un tel slogan, à l'élégance rimbaldienne, que j'avais envisagé de punaiser dans les cursives des Ateliers Beaux-arts, avant de me raviser devant ce mauvais esprit provocateur.

J'aurais dû rester sur cette idée, au moins on aurait ri un peu vu que, des enseignants, nous n'avons pas vu le bout du nez (ni le bout d'une fesse) en cette manifestation du 8 mai.

Comme vous le savez à présent si vous lisez ce blog, nous sommes quelques modèles à avoir dépensé un temps et une énergie fous à organiser la manifestation parisienne du 8 mai dernier, avec la conscience aiguë de tenter l'opération de la dernière chance avant le projet d'établissement qui sonnera le glas des Ateliers Beaux-Arts en 2019 en les transformant en centre d'animation et machine à événementiels.

Nous avons aussi grandement conscience du caractère stratégique de la présence d'enseignants.

Nous ne revendiquons pas seulement pour les modèles mais pour l'ensemble des personnels et pour un enseignement de qualité aux ABA.

Il y eut une vingtaine de modèles présents, des élèves et des dessinateurs de tous horizons, mais des 80 enseignants des ABA, absolument AUCUN ne s'est déplacé.

Une absence pour le moins remarquée...

ALERTE SANTÉ PUBLIQUE !

De nombreux professeurs des Ateliers Beaux-Arts...

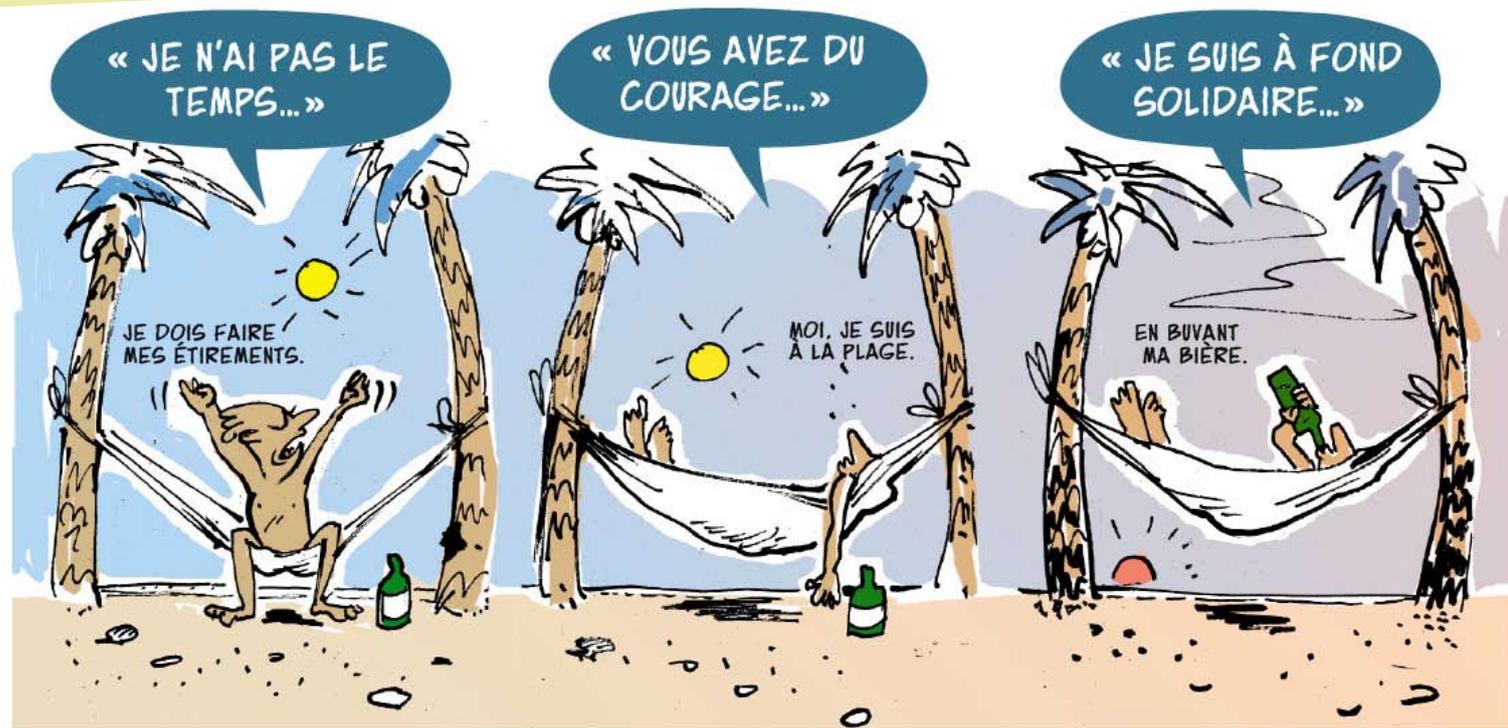


...n'ont toujours pas fait leur rappel !

Quand les enseignants pratiquent la solidarité par la pensée

Si dans le passé on a vu des enseignants rejoindre en nombre les modèles sur le pavé, au point d'être plus nombreux qu'eux, il faut savoir qu'ils regimbent ces dernières années à se mobiliser individuellement, par peur des mesures de rétorsion de la direction dont la volonté de dialogue n'est que de façade. En outre, bon nombre d'enseignants étant proches de la retraite, il va de soi qu'ils privilégient la préservation de leurs points retraite aux autres considérations et laissent la révolte à d'autres.

Quant aux mobilisations collectives →



La solidarité par télépathie ne vaut que pour les lettres de condoléances.

et syndicales du corps enseignant, elles demeurent strictement catégorielles. Quand l'année dernière, les enseignants ont déposé un préavis de grève, leur discours d'AG faisait chaud au cœur en ce qu'il exposait un certain nombre de problèmes de fond dénoncés également par les modèles, notamment l'absurdité de la direction pédagogique, tout en défendant les cours avec modèles et en assurant ces derniers de leur solidarité.

C'était beau.

Sauf que dès que la direction est revenue sur une suppression de poste envisagée et qui avait visiblement mis le feu aux poudres, les enseignants sont rentrés à la niche. C'était il y a un an, et depuis ce temps, malgré ces belles déclarations, le sabotage des ABA et la suppression des heures d'atelier avec modèle continuent et on a pu ce 8 mai constater à quel point la solidarité déclarée des enseignants envers les modèles relevait du simple soulagement de conscience.

Les quelques très rares enseignants qui

relèvent la tête ne sont à ce titre pas les derniers à critiquer l'apathie de leurs collègues.

Qui possède beaucoup se fait posséder

Le moteur de cette apathie est fort classique : plus on a une situation confortable, et plus on est soucieux de la préserver.

Les ABA sont fort justement pour les enseignants une planque en or, ils y bénéficient d'une situation que leur envieraient, par exemple, ceux qui enseignent les arts plastiques à des collégiens ingérables pour bien moins de salaire.

C'est tant mieux pour eux, après tout, et c'est aussi pourquoi les postes de titulaires sont très convoités.

Il n'en a pas toujours été ainsi. Du temps que les ABA étaient une association, les enseignants étaient vacataires. Lorsque la structure passa sous régie municipale directe en 2006, les enseignants revendiquèrent leur titularisation, et ils ne trouvaient alors pas désagréable d'avoir les modèles à leurs côtés dans cette lutte. Ils obtinrent cette titularisation en même temps que de confortables conditions de rémunération (voir plus bas).

Lorsque leur fut ensuite soumise l'éventualité →

Les profs comprennent la détresse des modèles

QUEL SALAUD A ENCORE OUBLIÉ DE LEUR CHANGER LA PAILLE ?!



d'une contractualisation des modèles, ce qui n'était pas nécessairement synonyme de CDI, les enseignants refusèrent, et l'on vit aussi plus tard quelques modèles refuser cette proposition, comme quoi les modèles peuvent être aussi aveugles que la moyenne.

Les enseignants voulaient pouvoir changer de modèles sans contraintes, certains modèles tenaient eux aussi à demeurer sans contraintes, et ainsi tous les modèles sont demeurés... en précarité perpétuelle.

À discuter avec des enseignants aujourd'hui, il est à se demander s'ils réalisent l'énorme égoïsme de ce refus, même s'ils n'étaient pas seuls décideurs.

Et aujourd'hui encore, on peut se demander si les enseignants ne s'aveuglent pas eux-mêmes sur la situation des modèles et l'avenir des ABA, et se donnent bonne conscience en se contentant d'être prévenants avec les modèles au sein de leur cours.

Avec des représentants syndicaux qui éventuellement leur conseillent de ne pas se mêler des problèmes des modèles – comme si ce n'était un peu les leurs aussi – on ne s'étonnera plus de rien.

Cela ne dispense pas de l'honnêteté intellectuelle: pas sûr que, mis à leur place, les modèles se montreraient plus vertueux. La nature humaine est ainsi faite que chacun se contente souvent de défendre son pré carré tout en détournant la tête des ennuis du voisin. Les modèles eux-mêmes sont loin d'être les derniers en matière d'individualisme.

Toutefois, entendre des enseignants étaler leurs convictions – de gauche – pour finalement se vautrer dans cette indifférence et couler ainsi par le fond les tentatives de leurs collègues modèles pour s'en sortir et sauver l'enseignement des ABA n'est pas fait pour calmer les esprits, surtout quand c'est in fine pour ne pas lâcher un iota d'une situation déjà très confortable.

Les professeurs auraient-ils également peur de voir les modèles acquérir du poids syndical et faire reconnaître leurs compétences pédagogiques, avec pour fatale conséquence de rogner sur le territoire gardé du professorat ? →

clin d'œil

DIANE AUX NAINS



Rappel de la situation comparée des modèles et enseignants

- Les modèles

Il y avait 130 modèles inscrits sur la liste des ABA en 2018.

Ils sont rémunérés au forfait de 54 euros brut/45 euros net (congrés payés inclus) pour 3 heures de travail et une heure de déplacement que la mairie a finalement cessé de vouloir déclarer tout en maintenant le montant du forfait global au niveau sus-dit (les modèles à temps plein ont jusqu'à trois lieux de travail par jour, avec les déplacements afférents, généralement non défrayés et non rémunérés).

Les modèles qui travaillent depuis 2006 aux ABA à raison de centaines d'heures par an ont déjà à leur actif près de 120 CDD (des « décisions d'engagement » signées chaque mois a posteriori des heures effectuées). Les modèles sont ainsi cantonnés dans une situation de précaires perpétuels, et sont fatalement les premiers à perdre leurs heures de travail.

Que les modèles demeurent précaires a été défendu également par les enseignants en 2006 une fois qu'eux-mêmes furent passés de vacataires à titulaires, pour favoriser le renouvellement des profils chez les modèles. Mais la contractualisation ne signifiait pas nécessairement une embauche en CDI (choix contestable, en effet), et en l'absence du moindre CDD de longue durée, les modèles sont demeurés de ce fait quantité négligeable dans l'organigramme, à tel point que la direction n'a même pas la décence de les inclure dans ses vœux au personnel, un « oubli » récurrent qui vaut démonstration.

Être contractualisés en CDD de long terme (un an ?) ne se résumerait pas seulement à un avantage social pour les modèles mais conduirait aussi à un renforcement des droits et devoirs de toutes les parties, une véritable normalisation des conditions de travail, tout simplement.

- Les enseignants

Ils sont en majorité titulaires, et donc avec emploi à vie, même s'ils ne sont pas à l'abri de réductions de leurs heures via des renégociations de contrat.

Ils sont payés, quant à eux, 53 brut euros de l'heure.

Eux aussi grognent contre la direction pédagogique, et ne sont pas très satisfaits de voir le modèle vivant disparaître progressivement de l'offre pédagogique. Face aux modèles se plaignant de la baisse de leurs heures de travail, la direction a toujours déclaré que leurs calculs étaient exagérés et que la baisse était de moins de 10%. Mais cette posture est devenue intenable face aux plaintes collectives des enseignants eux-mêmes à ce sujet.

Quoique dans une situation infiniment plus confortable que les modèles, les enseignants ont aussi des inquiétudes. Le recours de plus en plus grand à des CDD, voire à des vacataires, ainsi que les suppressions de poste ne leur laissent pas entrevoir un avenir tout rose.

De surcroît, leur indépendance pédagogique est rognée, alors même que la direction pédagogique en place est tout sauf ouverte et pragmatique. ■

clin d'œil

DIANE AU BRIN



mauvais esprit

Lettres de motivation

On prétend que les Ateliers Beaux-Arts de la Ville de Paris prennent sur leur liste tous les modèles qui postulent.

Deux années de suite j'ai voulu faire le test en envoyant des lettres de motivations irrévérencieuses. C'est passé comme une lettre à la poste, c'est le cas de le dire! ■

La version 2016 n'ayant pas posé de problème, j'ai donc frappé plus fort en 2017.

Mercredi 6 avril 2016,

Madame, monsieur,

Je vous communique par ce courrier mon intention d'exercer pour **une troisième année consécutive** l'activité de **modèle physique et mental** auprès des Ateliers Beaux-Arts de la Ville de Paris, cœur battant du créer-ensemble partagé que le monde entier nous envie si fort.

J'aurais souhaité pouvoir longuement mûrir une déclaration de motivation enflammée, aussi riche en alexandrins qu'une semaine de pose l'est en courbatures, mais n'ayant reçu votre missive qu'en ce jour tardif, je me dois à regrets d'aller à l'essentiel en soulignant le grand désarroi qui saisirait un certain nombre d'enseignants si quelque coup du sort me voyait disparaître de leurs plannings 2016-2017.

Je vous joins bien sûr tous les documents nécessaires à cette nouvelle candidature.

Je vous prie d'agréer, madame, monsieur, l'expression de mes sentiments les meilleurs.

Mercredi 30 avril 2017,

Voici l'heure enfin que je renouvelle
Ma candidature en tant que modèle,
Physique, et des plus transparents,
Fantôme, et pourtant bien vivant.
Pour la saison qui nous fait suite,
Deux mille dix-sept, deux mille dix huit,
Courant de semaine en semaine
Je veux aller secouer mes chaînes,
Mes draps tant ravaudés,
Mes os si fatigués,
Jusques au soir,
Toujours très tard,
Dans les couloirs
Des Ateliers Beaux-Arts.
De ma voix spectrale et monotone
Qui par tous les combles résonne
J'hululerai ma plainte morose :
« Houuuu houuuuu ! Donnez-moi des poses ! »

Sentiments distingués et sans suite

utilité publique

Mieux comprendre les modèles

Il y a les modèles fantasmés de la romance et ceux qui font une apparition médiatique fugace à l'occasion d'un énième conflit social. Mais qu'est-ce que ce métier, à part ça ?

Voici quelques documents disponibles en téléchargement sur le blog pour vous aider à mieux comprendre les modèles et pour adopter le meilleur comportement possible à leur égard lors d'une séance de modèle vivant.

Bonne lecture!

Cliquez sur les images pour aller sur les pages de téléchargement

Être modèle d'art



Une approche synthétique du métier et du profil de ceux qui l'exercent (PDF)

Quelques règles



Plusieurs affiches rappelant les bons comportements à adopter en séance de modèle vivant (PDF)

L'art du non-droit



Les modèles dans le monde du travail (PDF)

Échangez avec les modèles

Les modèles ne parlent pas, ne bougent pas, mais ils ne mordent pas non plus. Ils sont généralement très heureux et d'échanger avec les artistes. N'hésitez pas à briser la glace à l'occasion d'un atelier. Les modèles sont trop impliqués dans leur travail pour laisser passer une occasion d'en parler en toute convivialité. ■